

LE CHIEN LA NUIT ET LE COUTEAU /

||||| MARIUS VON MAYENBURG
||||| LOUIS ARENE / MUNSTRUM THEATRE





Dimanche 16 juillet 2017

LE MASQUE ET LA PLUME

Jérôme Garcin

Je suis fan d'un spectacle qui s'intitule *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, un des dramaturges de Thomas Ostermeier.

Le metteur-en-scène est Louis Arene extrêmement doué, ancien comédien de la Comédie-Française qu'il a quittée pour créer ses propres mises en scène.

C'est l'histoire d'un homme qui se réveillant dans une rue inconnue va connaître des aventures auxquelles il ne comprend rien, va être traqué... Nous sommes entre la fable, le conte, le polar ; dans un univers totalement fantastique voire futuriste ; dans un dispositif bi-frontal et des lumières très étrangères.

C'est réellement une manière de mettre en scène assez rare, totalement originale.

J'ai découvert un metteur-en-scène en plus du très bon comédien qu'est Louis Arene.
A La Manufacture – 15h20

Vincent Josse

Avignon 2017 : "Le Chien, la nuit et le couteau", un conte fantastique et carnassier

Le festival Off se met décidément à concurrencer en tout point le In. Les spectateurs ont eu une nouvelle preuve avec "Le Chien, la nuit et le couteau", de Marius von Mayenburg, fable baroque qui les a embarqués hors des remparts pour leur plus grand bonheur.

Depuis plus de trente ans, le festival officiel embarque fréquemment ses spectateurs hors les murs dans quelques lieux singuliers, choisis pour leur esthétique d'exception, par les metteurs en scène invités. Voilà que certaines salles du Off, réputées pour leur originalité en matière de programmation, transportent désormais leurs spectateurs en car jusqu'à des endroits fort éloignés de la cité des papes. Histoire d'y concocter des scénographies différentes, mieux adaptées à des textes contemporains décapants. (...)

Ainsi en est-t-il allé fréquemment cet été des propositions théâtrales de l'inventive Manufacture, trop petite sans doute pour accueillir toutes les créations qu'elle désire. Alors vite en car depuis les remparts ! Plus que trois jours pour aller découvrir à la patinoire le conte fantastique et carnassier de l'iconoclaste munichois Marius von Mayenburg, 45 ans. Ca dépote violemment. Et à grand spectacle. Comme dans une chorégraphie macabre, que mène avec une rage gore, matinée de grotesque, de burlesque tout expressionnistes le metteur en scène Louis Arene. Dans un espace bi-frontal, entre deux gradins de spectateurs, il y explore le monstrueux et le barbare en nous.

Des comédiens masqués - le visage déformé, le corps araignée - aux frontières de l'extra-terrestre, incarnent sur un

sentier obscur, au creux de la nuit, une méchante et horrible histoire initiatique de sexe, de mort, de peur, de cannibalisme dans une science-fiction pas si lointaine. Une mésaventure apparemment banale va entraîner un jeune homme apparemment ordinaire au royaume des loups, des chiens et de la sauvagerie. Où sont en chacun de nous les limites entre raison et instinct, homme et animal, normalité et monstruosité ? La fable, baroque et cruelle toute ensemble, tragique et comique, sorcière et enfantine, ne fait pas toujours dans l'élopse. Mais la composition étonne, détonne, bouscule. Comme dans un cauchemar éveillé. Le dramaturge allemand Marius von Mayenburg, compagnon de route de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin, sait choquer, violenter, saisir et étonner. Un très inquiétant père fouettard d'aujourd'hui, provocateur et politiquement engagé par-delà ses métaphores et ses récits d'épouvantes. Ici superbement transfigurés dans la grandiloquence tourmentée des âmes enfantines.

Fabienne Pascaud

T *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg. A la Manufacture. jusqu'au 26 juillet – mise en scène Louis Arene. 1H10 – 15h20. Tel. : 04 90 85 12 71.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

25 juillet 2017

Du côté du Off.

Cauchemar joyeux, cannibalisme et couteau

Le Chien, la Nuit et le Couteau par la Compagnie Munstrum

Perdu dans une rue et un quartier inconnus, le héros (si on peut dire) de l'aventure ressemble, chacun portant des masques cagoules, aux autres protagonistes. Qu'il s'agisse du propriétaire d'un chien, du policier, du docteur, de l'infirmière, etc. Dans cette aventure totalement effrayante et entièrement déglinguée, écrite par Marius von Mayenburg, le cauchemar (si c'en est un) pousse ses branches très loin. Car, si les loups hurlent au loin, si le chien perdu les a rejoints, eux comme les humains sont en chasse. Pour manger. Et l'homme est une proie recherchée. La mort rôde, grand-guignolesque, et le sang gicle, inondant presque le plateau. Dans cette mise en scène de Louis Arene, les trois comédiens – Lionel Lingelser, François Praud, Sophie Botte ou Victoire du Bois – sont brillants et inquiétants avec bonheur.

Gérald Rossi

**Le Chien, la Nuit et le Couteau. La Compagnie Munstrum. Théâtre Manufacture. 15 h 20.
Tél. : 04 90 85 12 71.**

LA CROIX

LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU de von Mayenburgh

Jusqu'au 26 juillet, à **La Manufacture**, 15 h20

Quelque part. Une nuit. Un homme se réveille dans un endroit inconnu, y croise des êtres étranges entre humains et chiens, menaçants, armés de grands couteaux. Une course folle commence, l'entraînant de prison en hôpital. Lui-même se fait tueur pour ne pas être tué...et/ou mangé.

S'emparant d'un texte de l'Autrichien von Mayenburgh, Louis Arene signe un spectacle déroutant, kafkaïen, fantastique, sur le mode d'un cauchemar grandguignolesque.

Recouverts de très beaux masques collant à leur visage comme une seconde peau, un trio de comédiens virtuoses réveillent nos peurs les plus secrètes.

Didier Méreuze

24 juillet 2017



Festival OFF d'Avignon
NOS COUPS DE COEUR

*La Nuit, le Chien, le Couteau *****

Comme dans un passionnant cauchemar dont on craindra bientôt ne plus trouver la sortie, cette pièce à trois acteurs fait une exister un homme perdu dans un monde peuplé de loups... On s'en voudrait d'en dire plus, sinon que cette pièce contemporaine, signée Marius Von Mayenburg (dramaturge de Thomas Ostermeier) est une sorte de labyrinthe peuplé d'être menaçants qui apparaissent et qui disparaissent avec leurs mystères.

A la fois sombre et vivante, prégnante et enlevée, la mise en scène rabiboché avec brio la commedia dell'arte, l'effroi kafkaïen et l'urgence brechtienne, l'humour et l'horreur, la critique sociale et l'échappée onirique.

A mille lieues des exposés fastidieux du théâtre documentaire, une pièce profondément artistique, ludique et néanmoins incisive dans sa façon d'interroger la condition humaine. Bravo !

Alexis Campion

Théâtre de la Manufacture 15h20.

20 juillet 2017



Je te dévore, moi aussi

(...) l'intuition, la tonalité de l'affiche, le lieu de la représentation (à La Manufacture, réputée pour la qualité de sa sélection et un théâtre résolument contemporain), l'auteur de la pièce et son metteur en scène, ont fait pencher la balance. Nous y sommes allés et n'avons pas été déçu.

Le corps endormi (ou écrasé) d'un homme nous accueille sur le proscenium noir. Son lent déploiement, celui d'une âme qui s'éveille à son cauchemar, nous saisit. Nous y sommes avec lui. Et le cauchemar est trop réel pour n'être que passager. Lorsqu'un réveil apparaît, l'heure ne varie plus : il est 05:05... 0S:0S... SOS ; troublant SOS. d'un cadrant analogique.

Cet homme, M., est confronté à l'absurde d'une impasse sans nom où l'attend un inconnu. Un chien court au loin après les loups, la nuit est profonde, et l'inconnu affamé tient un couteau en main. De là, espaces et personnages s'enchaînent, femme, nymphomane, policier, prisonnier, infirmière, chirurgien... tous liés entre eux par ce couteau, « cette mangeuse », qui cherche à dévorer M. désorienté, hébété et terrorisé (quand

la peur de l'autre vous prend aux tripes). La faim — celle qui tenaille l'homme aux entrailles de son animalité, et jusqu'au plus profond de son être avide de sens et de confiance — est le véritable leitmotiv de cette pièce tragi-comique.

Mais jusqu'au plus profond de la meute, de la horde et de la bestialité, un processus de ré-humanisation fait enfin tomber le masque ; le masque d'une uniformité commune qui disparaît quand la confiance est enfin offerte. Et si la faim demeure, sans peur, face à l'autre, face à l'amour, on ne s'entredévore plus.

La scène bi-frontale (les spectateurs se font face, assis de part et d'autre de la scène), le rythme et ses effets, tout est maîtrisé et au service de cette course haletante aux confins de nos fragilités, qui sont le lieu des plus belles rédemptions.

Pour ceux qui n'ont pas peur de se confronter à un fantastique qui nous rejoint de prêt : « Le chien, la nuit et le couteau » de Marius von Mayenburg, c'est à la manufacture, à 15h20, jusqu'au 26 juillet (relâches les 12 et 19). Une belle leçon d'anthropologie.

Avignon-regards dominicains



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Une chaude nuit d'août

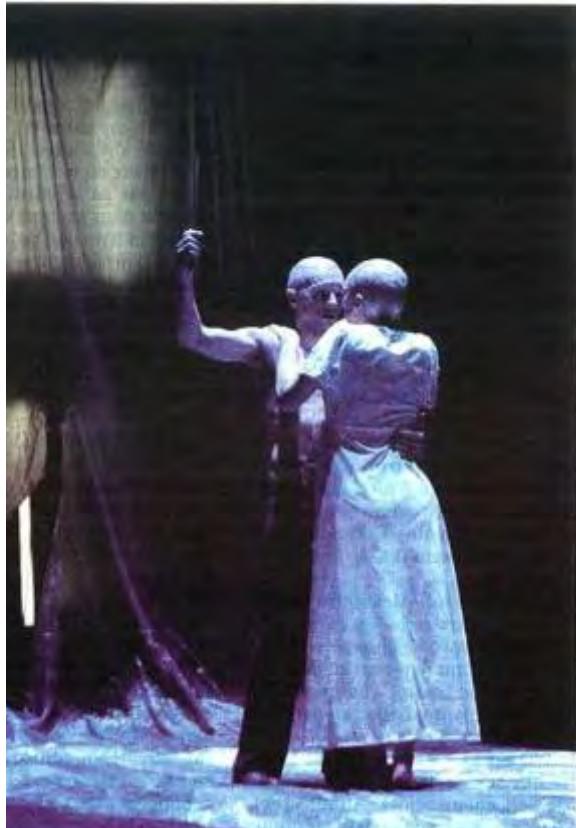
Le public entre dans la patinoire et s'installe dans la configuration bifrontale autour d'un long podium qui traverse la salle, chemin dont on ne voit ni le début ni la fin, à l'image de la pièce de Marius von Mayenburg. En cela, la disposition est le premier facteur de l'oppression subie par le personnage. Un homme, M, erre dans les dédales d'une ville dans laquelle chaque être qu'il croise semble ne pouvoir résister au désir de le manger et il se voit contraint de les tuer un par un pour assurer sa survie. Entre « Le Château » et « Le Procès », « Le chien, la nuit et le couteau » nous plonge dans une atmosphère kafkaïenne absurde et surréaliste soulignée par les masques portés par les comédiens. Sorte de deuxième peau, qui donne aux acteurs une subtile étrangeté.

Le spectateur assiste à un cauchemar, à une fuite perpétuelle où le rire intervient comme dans un film de Tarantino, au moment où l'horreur se dépasse elle-même. Louis Arene a la justesse de faire surgir, sous les immenses giclées de sang, l'espoir et l'humanisme profond du texte de Mayenburg. Les hommes ne se dévorent qu'à cause d'un instinct contre lequel ils ne peuvent lutter, il ne semble y avoir aucun haine dans leur violence, simplement quelque chose de l'ordre de la fatalité. Lui, M, avec son immense couteau, est le portrait craché de celui de Norman Bates, et il tient aussi de ce dernier une naïveté effrayante. Le personnage devient à chaque minute plus assassin, plus compulsif, plus multirécidiviste sans ne jamais avoir fait preuve d'une quelconque propension au meurtre. L'amour peut-être permettra d'échapper à l'instinct, au chien que l'on est, à la nuit et au couteau.

Lea Malgouyre

la Marseillaise

Couloir de l'angoisse



«Nuit et le couteau», images fortes pour cauchemar régénérant
INSTRUMTHTRE

CAUCHEMAR

L'allemand Marius von Mayenburg jouit en France d'une reconnaissance attentive. Il regarde le monde sans complaisance, avec une ironie cafardeuse.

Avignon OFF

Né à Munich en 1972, Marius von Mayenburg suit des cours d'écriture scénique à Berlin et obtient en 1997 le prix Kleist d'encouragement aux jeunes auteurs dramatiques. Les Editions Actes-Sud l'introduisent en France dès 2001 avec *Visage de feu*. En 2008 elles publient *Le chien la nuit et le couteau* que met en scène Louis Arène à la Manufacture. La représentation que certains qualifieront de «trash», ouvre les portes d'un rêve brutal, sanglant.

Disposés de chaque côté d'une scène, telle un grand couloir qui ne mène nulle part ou dans quelque endroit malfaisant (un hôpital, une maison dangereuse...), les spectateurs s'immègrent dans un univers fantastique, reflet à peine déformé de notre société soumise à la dictature de la violence, de la loi du plus fort sous les fausses apparences d'un confort sécurisé.

Anonymat obligatoire

Les comédiens masqués de latex qui efface les chevelures, sculpté des visages uniformé-

ment, ignorent même le sexe des individus : la société impose de se conformer à un modèle unique (on pense forcément au *Rhinocéros* de Ionesco) pour évacuer tout danger d'épanouissement individuel. Il faut obéir aux lois, rester dans les rails. Ne pas appartenir à la meute des loups, ces anarchistes insoumis exclus eux-mêmes du système. Un être humain peut en remplacer un autre sans que rien ne change. Cruelle et objective constatation qui glace les sangs lorsque s'éveille notre conscience.

Évacuer nos peurs

Les trois comédiens jouent le jeu dangereux mais ludique que leur dicte un auteur épris de liberté. Ils se lovent corps et voix dans des dialogues sulfureux, charnels au milieu des lumières glauques de François Menou et l'inquiétant environnement sonore de Jean Thévenin.

Sommes-nous en présence des monstres que nous avons nous-mêmes créés sans nous en rendre compte ? Le sang gicle comme autrefois au Grand Guignol, macule les vêtements et provoque un rire salvateur. Peut-être pour nous débarrasser de nos peurs et accéder à notre émancipation. Un prix à payer pour croire encore à une liberté possible.

Jean-Louis Châles

● A 15h20 à la Manufacture, 2a rue des Ecoles, Jusqu'au 29/07, relâche le 19/07. Réservations : 04.90.85.12.71.

13 juillet 2017

LA REVUE DU SPECTACLE

.FR

"Le chien, la nuit et le couteau", déconcertant et absolument remarquable !

Plongée hallucinante dans les méandres d'une conscience en lutte avec son inconscient. Louis Arène (ancien pensionnaire de la Comédie-Française) signe, avec sa compagnie le Munstrum Théâtre, une mise en scène exigeante, tenue par une direction d'acteurs taillée au couteau.

On connaîtait Louis Arène sur les planches du Français, mais un peu moins en tant que metteur en scène, scénographe, plasticien et codirecteur de la compagnie le Munstrum Théâtre. Compagnie qui se distingue par sa capacité à plonger à l'intérieur des corps pour aller y chercher les monstres qui y habitent. Et dans ce dédale parfois grotesque et toujours poussé à outrance, "Le chien, la nuit et le couteau", du dramaturge allemand Marius Von Mayenburg, nous transporte dans un univers déformé et distordu. Si le spectateur, comme le protagoniste, tente de s'accrocher (un peu désespérément) à des repères rassurants, il est vite obligé de lâcher prise et d'accepter cette plongée dans un univers où les frontières spatio-temporelles les plus élémentaires volent en éclat.

Dispositif scénique bi-frontal, il traverse les spectateurs de part en part, configurant déjà le rapport inévitable à l'autre. Sur cette scène longiligne, posée comme un long couloir, se joue la vie d'un personnage obligé de choisir entre des espaces menaçants ou se jeter dans l'inconnu de steppes pleines de loups. Ce protagoniste, à l'identité qui s'efface (François Praud superbe dans le rôle de "M"), vit comme une descente dans un

long cauchemar qui n'en finit pas et dont on n'arrive plus à sortir, nous obligeant aussi à regarder le miroir déformant de ses angoisses, renvoyant inévitablement aux nôtres et comprenant alors le malaise de certain(e)s spectateurs(trices) à la sortie...

Mais entre deux giclées d'hémoglobine, réutilisant les techniques d'un théâtre gore et rappelant un peu celui du Grand guignol, le spectateur est balancé entre le rire et la perversité décharnée de deux prédateurs en mal de chair. Sentiment d'étrangeté parfois désincarné par ces deux autres personnages aux multiples facettes et aussi habillés de masques. Lionel Lingelser, (codirecteur de la Cie) et Sophie Botte au jeu et au phrasé impeccables, portent leurs rôles magistralement.

Dans ce délire cauchemardesque poussé jusqu'au "boutisme", survit à cet état morbide une urgence à vivre que réussit à nous insuffler avec brio Louis Arène.

Sheila Louinet

Théâtre La Manufacture, La Patinoire,
Réservations : 04 32 76 24 51.
(Du 6 au 26 juillet 2017 à 15 h 20
relâches les 12 et 19 juillet).



l'actualité du spectacle vivant

15 juillet 2017

Le Munstrum Théâtre réinvente le Grand Guignol

La jeune compagnie alsacienne Munstrum Théâtre présente à la Manufacture, une adaptation de la pièce de Marius von Mayenburg, Le Chien, la Nuit et le Couteau. Une fantasmagorie masquée imaginé par Lionel Lingelser et Louis Arene. Une réussite.

Lionel Lingelser, fondateur de la compagnie Munstrum Théâtre et **Louis Arene**, ancien pensionnaire de la Comédie Française pendant 4 saisons (2012 /2016) ont conçu un dispositif bi-frontal pour ce **conte fantastique à la sauce von Mayenburg**. Le héros M (**François Praud**) est entraîné dans une spirale infernale au cours d'une nuit de cauchemar. Il se transforme en monstre sanguinaire tuant d'un coup de couteau tous les personnages rencontrés sur son chemin (interprétés par **Lionel Lingelser** et **Sophie Botte**).

L'écriture de Marius von Mayenburg donne le ton du spectacle. « *De ce robinet ne coule que du sable* ». « *J'ai faim. Je renifle ton sang. Je renifle ta peur. Tu m'excites* ». Dans ce couloir de la mort, Lionel Lingelser et Louis Arene convoquent d'étranges personnages masqués, des êtres non identifiés, de ceux qui peuvent hanter nos pires cauchemars.

La mise en scène de Louis Arene est fluide. Il manie à merveille le Grand Guignol surréaliste, un genre difficile qui peut très vite devenir écœurant. Tout est réglé minutieusement dans ce drame criminel ubuesque aux images ténébreuses. Le sang gicle, mais pas trop. Le sable vole dans les airs. **Un spectacle savamment dosé qui nous transporte littéralement hors du temps.**

Stéphane CAPRON

Le chien, la nuit et le couteau, un conte fantasmagorique inquiétant et burlesque

Projeté dans un monde de ténèbres où l'humanité n'a plus droit de cité, un jeune homme tente désespérément de survivre et de sauvegarder la pureté de son âme. S'inspirant de la pièce éponyme de Marius von Mayenburg et de son univers cauchemardesque, Louis Arène signe une fable noire, poétique et décalée entre ombre et lumière. Une fantaisie trash, granguiholesque des plus savoureuses.

Un soir, de retour d'un dîner arrosé, M (fascinant François Praud) s'assoupit un instant. Quand il se réveille, rien n'est comme avant. Perdu sur une route déserte, un étrange masque comprime sa tête. Commence alors pour le jeune homme une nuit d'errance et de rencontres étranges et singulières. C'est tout d'abord un étrange et patibulaire gaillard (épatant Lionel Lingelser) qui croise son chemin. À la recherche de son chien, il engage la conversation. Très vite, tout est surréaliste. Les dialogues, les sous-entendus ne présagent rien de bon. M s'inquiète, tente d'apaiser la situation. Rien n'y fait, la confrontation dérape. L'homme s'effondre transpercé d'un coup de couteau. C'est le début d'une série d'évènements tragiques et involontaires qui vont transformer profondément notre héros, l'entraînant sur les pentes glissantes et dangereuses du vice.

Bien décidé à ne perdre pas son âme et à préserver sa part d'humanité dans ce monde de cauchemar individualiste, M lutte de toutes ses forces contre ses nouveaux penchants meurtriers, épaulé par une étrange et accorte jeune femme (surprenante Sophie Botte). Rien, n'y fait chacune de ses décisions l'entraînant toujours plus loin dans la noirceur et la barbarie, son inconscient délétère et destructeur prenant sur sa conscience lucide.

Confronté aux désirs cannibales des habitants affamés de ce monde parallèle obscur, distordu et glauque, notre héros se libère inexorable de ses attaches, de ses principes espérant survivre à cette nuit terrifiante et spectrale.

Si l'univers horrifique dans lequel nous plonge Louis Arène et son complice Lionel Lingelser nous fascine et nous happe, c'est qu'il est parfaitement en accord avec l'écriture poétique, ciselée et noire de Marius von Mayenburg. Soulignant le surréaliste du texte, le jeune metteur en scène nous entraîne avec espièglerie et malice au plus près de l'atroce histoire de M. Réveillant nos angoisses, il nous

plonge dans ce monde fantasmagorique et cauchemardesque grâce à un dispositif bi-frontal du meilleur effet. Collant aux intentions du jeune dramaturge allemand, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française casse les codes et réinvente un théâtre de fantaisie grand-guignolesque et surréaliste à la fois gore et burlesque. Jouant sur le fil, il ne tombe jamais dans l'excès et nous invite à un voyage initiatique et singulier sur le chemin pavé d'embûches à la lisière de l'enfer.

Portant des masques qui cachent le haut du visage, les comédiens s'en donnent à cœur joie et se glissent avec une étonnante facilité dans la peau monstrueuse et horrifique de leur personnage. En héros apeuré, délicat et incompris, François Praud séduit par sa naïveté fragile, sa bienveillance à l'égard des autres quels qu'ils soient. Son jeu en clair-obscur donne une profondeur humaine et vibrante à son personnage. Femme amoureuse, sœur schizophrène ou infirmière sanguinaire, Sophie Botte varie les genres et les tons pour notre plus grand plaisir. Enfin, Lionel Lingelser excelle dans l'interprétation des êtres les plus vils, les plus monstrueux, les plus odieux. Il s'amuse d'un rien et donne à chacun de ses rôles une dimension ubuesque, délirante et décalée.

Totalement captivé par ce conte sombre et acide où se révèlent, derrière le voile noir de la nuit, les pires penchants de l'humanité, on se laisse envoûté, hypnotisé par la mise en scène précise, énergique et très contemporaine de Louis Arène et par le jeu haut en couleur des artistes de la compagnie Munstrum Théâtre. Un cauchemar éveillé que l'on prend un malin plaisir à rêver. Magique ! **Olivier Fregaville-Gratian d'Amore** (Publié dans « *L'œil d'Olivier* »)

A la manufacture Patinoire, jusqu'au 26 juillet 2017

22 Juillet 2017

Fraternité du malheur



Depuis *Visage de feu*, le public a appris à aimer le théâtre étrange, noir, d'une drôlerie inquiétante, de Marius von Mayenburg. Sa pièce *Le Moche*, fait l'objet de nombreuses mises en scène françaises et même des acteurs au physique séduisant, comme Jérôme Kircher, ont joué ce personnage d'homme marqué par la laideur.

Louis Arene et son Munstrum Théâtre se sont intéressés à *Le Chien, la Nuit et le Couteau* dont leur nouvelle mise en scène, créée au théâtre 95 de Cergy-Pontoise et à la Panopée de Vanves, puis à Strasbourg.

Dans la nuit, le personnage principal, un quasi anonyme revenant à pied d'une réunion d'amis, ne rencontre pas tout de suite le chien dont il est question dans le titre. C'est plutôt quelqu'un qui cherche son chien qu'il croise sur un trottoir. Il est sympathique, l'inconnu sans chien, jusqu'à ce qu'il sorte un couteau. Le reste de la nuit va être hallucinant, avec une arrivée dans un hôpital où les médecins soignent les malades avec de curieux principes. L'homme erre d'un service à un autre, d'un domicile à un autre, éprouve quelque émotion pour une femme, rencontre enfin le chien. Il manque sans cesse d'être tué. S'il se mettait à tuer à son tour ?

Louis Arene, qu'on connaît comme acteur à la Comédie-Française mais moins comme metteur en scène à l'intérieur de sa propre compagnie, a le sens du climat et de l'espace.

La pièce se déroule sur un passage étroit qui mène à deux lieux assez mystérieux où des lumières et des transparences révèlent en partie des événements complémentaires. Les personnages portent tous des masques qui épousent la forme de la tête, voilent le visage et le crâne ; cela provoque une ressemblance et même une gémellité entre eux. Ce sont des êtres humains comme gommés par la dureté de la vie et obligés de se dissimuler pour exister derrière leur allure spectacle : des frères dans le malheur et dans la cruauté. Lionel Lingelser, François Praud et Victoire du Bois sont saisissants, qu'ils n'aient qu'un rôle plein à jouer ou qu'ils se fractionnent en plusieurs rôles.

Ce qui est particulièrement réussi dans la mise en scène de Louis Arene, c'est la capacité à faire naître le rire dans cette nuit cauchemardesque. Rares sont les artistes du fantastique qui atteignent ce deuxième degré à la moquerie secrète. **Gilles Costaz**

Le Chien, la Nuit et le Couteau de Marius von Mayenburg, traduction d'Hélène Mauler et René Zahnd, dramaturgie Kevin Keiss, création sonore de Jean Thévenin, création lumières de François Menou, création costumes de Karelle Durand, scénographie de Louis Arene et Amélie Kritzé-Topor, masques de Louis Arene, avec Lionel Lingelser, François Praud, Victoire du Bois.

La Manufacture, Avignon, 15 h 20



31 juillet 2017

Théâtre : le très bon d'Avignon

Le festival off d'Avignon s'est terminé hier. 1480 pièces de théâtre vous ont fait rire, pleurer et réfléchir, ont piqué votre curiosité, vous ont fait redécouvrir les plus grands classiques ou applaudir de toutes nouvelles compagnies. Du beau sur les planches.

(...) Enfin, parmi les spectateurs qui arpencent les rues de la Cité des Papes, il y a ceux qui cherchent de beaux spectacles. « *Étranger, (...) dis-moi donc ce que c'est que le beau.* » *Le Chien, la nuit et le couteau* répondrons-nous à Socrate, une pièce de Marius von Mayenburg mise en scène par Louis Arene.

Le seul spectacle cette année qui nous aura fait pleurer. Ni de rire, ni de chagrin, de beauté simplement. Ce n'est pas seulement le texte, dont chaque mot est d'une justesse accablante, ce ne sont pas seulement les costumes et les masques, dont la conception est remarquable, ce n'est pas seulement la performance à couper le souffle des trois comédiens (jusqu'au moment du salut on les croyait cinq).

Tout, tout dans ce spectacle est calibré, réfléchi, pensé. Louis Arene pioche dans les ressorts du cinéma et tire partie du pouvoir théâtral pour sublimer à la fois ses comédiens et le texte qu'ils déclament avec une puissance trop rarement entendue. Ainsi, la bande originale (car c'est bien de cela qu'il s'agit) et la voix du narrateur (qui n'est pas sans rappeler celle de Gaspard Ulliel dans *Juste la fin du monde*) nous transportent dans ce conte fantastique et gore où le sang gicle à flot et le corps s'exprime en entier.

Car oui, nous sommes au théâtre et rien n'est coupé, cadré, recadré. Le corps à lui seul nous montre qu'il n'a besoin d'aucun artifice, il est le meilleur des effets spéciaux et modèle à l'envi un chien, un loup, une femme amoureuse, un monstre, un homme fragile, un autre qui aurait mangé des moules, en août. Magique et majestueux, François Praud nous laisse sans voix. Il interprète avec brio M., un homme ordinaire qui se retrouve plongé dans un monde de monstres affamés, devenant monstre lui-même.

Un travail collectif qui ne sert pas le texte mais qui l'offre, cadeau intellectuel, émotionnel, sensoriel pour une fusion des sens la plus totale. Julie Tirard